

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

sergent Moignard est arrivé avec quatre hommes. On a voulu pincer mon homme. Alors une rébellion complète. Il a investit le sergent de canaille, de pioupiou, d'Abd-el-Kader, C'est avec bien de la peine qu'on est arrivé à le fourrer au poste.

Le prévenu.—L'actonnaire; c'est possible; je vous fais mes excuses de la plaisanterie du fusil; mais je ne me souviens de rien, je voyais tout en bleu.

Le Tribunal condamne le prévenu à six jours de prison.

Navet.—C'est bon..., en v'la, du bleu!

PARTIE RELIGIEUSE.

Une lettre de Rome, adressée au Courrier français, contient de nouveaux détails sur l'entretient du czar et du souverain-pontific :

Die et

Nocte pluit lolà, redeunt spectacula mane, Divinum imperium cum Jove Cæsar habet.

Le César de Russie a en effet emmené avec lui une petite gelée suivie d'un des plus beaux soleils italiens. Sa solennelle entrée au Vatican a été un double spectacle pour les Romains; ils ont complètement oublié le rapport sur les persécution de Nicolas, et bon nombre d'entre eux ne pensent qu'à l'or que le czar devait jeter dans leurs ateliers, boutiques et besaces, car le peuple romain est un peuple civilisé!... Le 13, à onze heures, le czar Nicolas était devant le pape Grégoire XVI.

Lorsque, en s'inclinant, le czar a voulu baiser la main du pontific, ce dernier l'a doucement retirée. "Votre sainteté, daignez ne me considérer que comme un simple chrétien devant le successeur de Saint-Pierre, apôtre de toute la chrétienté, invoqué à Saint-Petersbourg comme à Rome;" et en disant cela il saisit la main de Grégoire XVI et la baisa avec un respect presque filial. Le pape ayant les deux bras libres, les ouvrit, et embrassa l'empereur.

La vénérable et mélancolique figure de l'auguste vieillard s'éclaira d'un sourire. Il demanda à l'empereur s'il n'était pas fatigué de son voyage nocturne: le czar en répondant non, sourit de la naïveté du saint-père, qui semblait ignorer son habitude de ne traverser les états de l'Europe et les siens propres que dans la nuit, de n'arriver dans les capitales et de ne les quitter qu'à la clarté des étoiles, per amica silentia luna.

Le czar Nicolas, bien que comprenant parfaitement l'italien et le parlant même volontiers avec des artistes, mais craignant de faire des fautes et de compromettre sa dignité devant son auguste interlocuteur, a parlé français qu'il sait aussi bien que le russe et l'allemand. Le cardinal Acton traduisait au pape les paroles de l'autocrate, et celui-ci, par des mouvements de tête, faisait signe à Grégoire XVI qu'il comprenait trop bien sa sainteté pour avoir besoin d'interprète. Le pape a commencé par demander à l'empereur des nouvelles sur sa famille et surtout sur le czarevitch son fils, qu'il avait appris à connaître en 1839 (le grand-duc héritier a été deux fois à Rome). Voyant que le pape était préoccupé d'un sujet plus élevé que la famille impériale, voyant aussi l'hésitation du saint-père à l'aborder, le premier, le czar remercia Grégoire XVI de sa délicate et noble réserve.

"Votre majesté, répondit le saint-père, est mon hôte bien-aimé; j'attends tout de sa franchise et de sa loyauté, mais je ne dois pas lui demander compte de ses actes, dont elle aura à répondre devant un autre juge que moi." C'est alors que l'empereur a entrepris sa sainteté de la situation de toutes les confessions chrétiennes de l'empire russe, mais surtout de celles de la Turquie, en ajoutant qu'il protégerait plus efficacement ces derniers, si la politique européenne lui en laissait le pouvoir... Le second entretien a roulé sur l'exécrable tyrannie qui opprime les chrétiens de l'empire ottoman; et l'empereur a su en mettre habilement toute la responsabilité sur le dos de l'Angleterre et de la France, dont la politique conservatrice en Orient est si funeste pour les malheureux chrétiens de ces contrées, berceau de notre foi.

— Les conférences de l'abbé de Ravignan, à Metz, sont toujours suivies avec un religieux empressement. Dès le premier jour, nous l'avons annoncé, plus de 4,000 personnes se pressaient autour de la chaire de vérité. "Depuis lors, nous écrit-on, la foule n'a pas diminué, et ce concours soutenu est dû autant à la réputation de l'orateur qu'à la sainteté du prêtre dont le nom rappelle la foi la plus ardente, la pitié la plus vive, et la plus touchante des vocations. On sait, en effet, que M. de Ravignan appartient à une des plus nobles familles du midi; on sait que, jeune encore, il occupait naguère un des postes les plus éminents dans la magistrature; on sait qu'au moment même où un brillant mariage devait ajouter à l'éclat de sa position, il renonça à tout ce que le monde lui offrait de richesse et de grandeur, pour entrer dans les ordres, et que, bientôt après, il embrassa la règle de saint Ignace.

"On sait tout cela, et ces religieux souvenirs forment une auréole qui rayonne autour de lui et qui féconde ses pieuses et éloquentes inspirations. Ajoutez à ces circonstances l'influence de la grâce divine que ses saintes prières ont attirée sur l'immense auditoire qui l'entoure, et vous comprendrez que bien des doutes ont été ébranlés, que bien des convictions ont été établies, que bien des cœurs ont été touchés.

"Dans sa première conférence, il demandait au ciel, pour prix des labeurs de son ministère, la conversion d'un seul pêcheur, le retour d'un seul incrédule à la foi; déjà ses vœux sont exaucés; ils sont dépassés même par la plus évidente réalité."

JOURNAL DES SALONS DES DAMES.

CAUSERIES DE VIEILLE FEMME.

PARIS Janvier, 1846.

Le carnaval de 1846 a eu ses heures de détail. des pleurs ont rouillé ses gretots un moment. — Une catastrophe a interrompu un des plus gais quadrilles de Musard, et la stupéfaction a régné pendant quelques minutes parmi cette belle jeunesse qui jette aux heures de la nuit ses parfums, son or et sa gaieté. Une femme, pauvre blanche créature, emportée dans ce tourbillon, se faisait remarquer au milieu d'une contredanse par ses rires moqueurs, ses gestes agaçants d'une désinvolture cousine germaine de la danse des Bayadères et du pas des Almées. — L'insensée, la musique enivrante avait troublé sa raison, ce public d'hommes enthousiastes, qui applaudissait à ses figures excentriques, avait égaré son jugement. — C'était carnaval, pensait-elle; carnaval, l'époque des folies et des plaisanteries sans songer à la critique au gros sel; elle dansait, elle dansait, sans songer à la morale, sans songer à certain règlement de police qui défend les exagérations chorégraphiques.

Mais la morale est intervenue. La morale n'avait pas, comme la folie, l'habit de velours du débardeur, le corsage décolleté de la laitière suisse, le loup de satin du domino; la morale avait un habit bleu, une épée longue, un chapeau à deux cornes. C'était un sergent de ville.

Et notre sergent de ville saisit la pauvre danseuse par ses rubans, sans craindre d'en froisser l'éclat, et il la conduisit chez le commissaire de police du quartier, et là, loin du son des violons, dans cette salle sans lustres, sans guirlandes de lumières, un remords se glissa au cœur de cette femme, elle pleura!...

— Nous allons vous emmener à la Préfecture, lui dit le fonctionnaire.

— A la Préfecture de Police?

— Sans doute, c'est notre devoir.

— Avec ce costume, en débardeur?

— Oui, puisque vous en êtes vêtue.

— Laissez-moi au moins rentrer chez moi, prendre des habits de ville.

Le commissaire eut pitié de cette femme à laquelle la pudeur revenait avec la raison.

— Allez donc, dit-il.

Et l'agent de police conduisit la délinquante dans son domicile. — Là elle entra dans un cabinet, elle ouvrit une porte, puis une fenêtre. Puis il se fit un grand choc... comme celui d'un corps tombant sur le pavé.

La malheureuse venait de se jeter par la fenêtre.

Cet événement a occupé Paris durant une minute. — On en a parlé à tous les bals pendant les intervalles d'une figure; puis on a continué la danse. — Les violons couvrent tant de bruits.

Les femmes ont eu cette semaine l'avantage insigne d'occuper le prédicateur à la mode, M. l'abbé Lacordaire, qu'on appelle à Paris le Révérend Père Dominicain. Ne croyez pas, vous, mesdames, qui ne l'avez pas vu, que ce soit un capucin à grande barbe, comme le vénérable Père Desmazures. — Non. — M. Lacordaire est un grand et poétique jeune homme. — Il porte avec une majesté simple, avec une majesté antique la robe de laine blanche des fils de saint Dominique, et les grains noirs de son chapelet tranchent admirablement sur l'arbre de son costume.

Ecoutez comment, du haut de la chaire de Notre-Dame, M. Lacordaire analyse la femme et sa destinée en ce monde. — C'est un magnifique morceau d'éloquence sacrée.

"Selon la tradition consignée dans les livres saints, Dieu ayant fait l'homme, le regarda, et trouva qu'il était seul. Il lui envoya donc un sommeil mystérieux, et, pendant qu'il était plongé, posant la main sur son cœur, il arracha une partie du bouclier naturel qui le couvrait, en forma un être nouveau, et, ayant éveillé l'homme, il lui présenta la compagne de sa vie. L'homme ravi se reconnut dans un autre que lui-même, et prononça la première parole d'amour: "Voici, dit-il, l'os de mes os, et la chair de ma chair; celle-ci s'appellera d'un nom qui marque l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme; c'est pourquoi l'homme, quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair." Cette parole, messieurs, ou plutôt ce chant renfermait toute la constitution de la famille: la dignité réciproque de l'homme et de la femme, l'indissolubilité de leur union, et cette union en deux personnes seulement. La dignité d'abord, puisque la femme avait prise de l'homme, et qu'on ne pourrait jamais lui reprocher d'avoir été formé d'un limon secondaire; l'indissolubilité, puisque leur union était dans une seule chair; l'unité, puisque cette chair n'était qu'à deux.

"Et si, laissant de côté la tradition biblique, nous cherchons dans notre cœur, quels sont les vrais rapports de l'homme et de la femme, nous arriverons encore à deux conclusions. En effet, l'affection la plus chère, la plus pénétrante, la plus aimable, celle qui renferme le plus l'idée de la félicité, telle que nous nous le créons, c'est, messieurs, pesée au poids du cœur, comme au poids du sanctuaire, l'affection qui unit l'homme à sa légitime compagne. Or, là où est l'affection, là il y a communication de dignité; l'affection n'a jamais outragé, elle honore, elle respecte, elle vénère, elle élève ce qui est bas pour le transfigurer en soi. C'est même un des rêves de notre âme, d'aimer au dessous de nous, pour avoir le plaisir d'élever jusqu'à nous: sentiment délicat, que Dieu éprouve lui-même, et qui nous explique tout ce qu'il faut pour l'homme. Un ancien a dit: *Amicitia parves invenit vel facit*; maxime dont l'application est quotidienne, et qui diminue au profit du bonheur la régularité sévère des rangs. Or, elle s'applique surtout à la femme, qui occupe naturellement la plus haute dignité parce que l'a-

mour que nous lui portons est le plus haut de tous les amours. Je dis nous, messieurs, car ceux-là même qui sont constitués dans la dignité du sacerdoce et de la chasteté éternelle, ceux-là ont une mère, une sœur, et par conséquent ils ne sont pas exclus de l'affection et du bien dont je parle, don de Dieu à tous les hommes et condition sacrée de toute la vie.

"En second lieu, l'affection produit naturellement l'indissolubilité. Quel est l'être assez lâche, quand il aime, pour calculer le moment où il n'aimera plus? Quel est l'être assez indigne de concevoir et de mériter l'affection, qui vit avec ce qu'il aime, comme s'il devait un jour ne l'aimer plus? Qui de nous, au contraire, illusion trop souvent détruite, mais illusion qui nous honore, qui de nous, une fois qu'il aime, ne se persuade, dans ce moment du moins, qu'il aimera toujours avec tout l'entraînement et toute la jeunesse de son cœur? On se trompe, je le veux, mais ce n'est pas moins là le caractère inné de tout sérieux attachement.

"L'unité en est un autre. On n'aime point à trois, on n'aime qu'à deux. Il est impossible de se représenter une affection de même nature et de même force entre trois âmes d'hommes. C'est à cause de cela même qu'il y a si peu de capacité en nous pour aimer. Notre amour est exclusif, quand nous nous donnons qu'à un, et il a fallu toute la puissance de Jésus-Christ pour communiquer l'étendue à nos affections sans détruire leur énergie."

Est-il possible de faire en chaire un tableau plus touchant de l'amour pur, de l'amour chrétien. Je vous donne ceci comme une perle arrachée au splendide écrivain oratoire de M. Lacordaire. — Mais faites acheter ses Conférences chez les libraires Sagnier et Debray, vous aurez l'écrin tout entier.

De l'église au théâtre, la transition est un peu brusque, et pourtant je ne puis pas l'éviter, vu la disette de nouvelles des premiers jours de l'an. — Disons donc que ce qu'il y a eu de remarquable après l'horrible danscuse de l'opéra et les admirables prédications de M. Lacordaire, c'est le Proscrit de Verdi, joué au Théâtre-Italien; la pièce a obtenu un succès modeste, mais Teresina Brambilla a remporté un véritable triomphe.

Cette famille des Brambilla est fort connue en musique; c'est plus qu'une famille, c'est une tribu, voici ce qu'en dit un critique contemporain.

Ecoutez! voilà quinze jours que le Théâtre-Italien chante sur une révolution. C'est la guerre des femmes, et l'on s'y dispute pour un a contre un i. Ceux-là crient: Brambilla! et ceux-ci répondent: Grisi!

Teresa contre Giulia! Les uns proclament la victoire de Nabucco; les autres célèbrent la gloire de Norma. Il y a là les Brambillistes et les Grisistes. M. Vatel ne sait à quelle prima donna se vouer. Les deux camps sont en présence et l'on a déjà crevé mille paires de gants paille sur le champ de bataille.

Si la Brambilla l'emporte, Mario monte en chaise de poste; si Grisi triomphe, Verdi est en déroute. D'un côté l'on perd un tenor, de l'autre on perd un opéra.

Aussitôt que l'on parle musique on ne saurait être d'accord.

Mlle Brambilla, la Teresina, comme l'appellent les Milanais, n'arrive au théâtre que flanquée de ses deux sœurs, Marietta et Lauretta. Là, à l'ombre des coulisses, Norma poursuit Marghita de ses regards menaçants, comme jadis Marphise poursuivait Bradamante. Marietta, dès longtemps aguerrie aux luttes dramatiques, encourage Teresa, qui, à son tour, rassure Lauretta; et les trois sœurs passent, silencieuses et fières, au milieu des dilettanti, qui ne sont déjà plus autour de la reine menacée, mais qui ne sont pas encore autour de l'audacieuse aventurière.

Cette dynastie de Brambilla a reçu du ciel le don de la musique. Au berceau, elle pleurait en mesure. Je crois qu'elles sont sept filles en tout, soprani ou contralti de naissance; si bien que, lorsque Ronconi en parle, il ne dit jamais la famille, mais bien la gamme de Brambilla.

Nous avons à Paris, *ut, ré, mi*, Marietta, Teresa et Lauretta, *sol*, est à Madrid; le *fa* est quelque part en Italie; la et si portent encore des hourellets.

Marietta, qui est l'aînée, a poussé Ernestina dans la carrière; Ernestina y a conduit Teresa; Teresa y prépare Lauretta. Le tour des autres viendra plus tard. Il y a eu des Brambilla pour nos pères, il y en aura pour nos neveux.

Finiissons cette revue par une anecdote que je veux raconter *textuellement*:

Les gens de lettre ont leur caprice; et tout dernièrement encore, M. Alphonse Karr avait le sien. C'était celui de voir un pied qu'il n'avait jamais vu, un pied qu'il mettait au rang des mystères de Paris. Ce pied appartient à une illustre dame qui a de la beauté pour trois et de l'esprit pour dix. M. Alphonse Karr aurait donné son ami Gataxys pour voir ce pied, mais toute sa diplomatie échouait devant le fragile rempart d'une robe de soie aux longs plis.

Était-il grand ou petit, maigre ou potelé? C'est un énigme en bas de soie.

Un jour enfin, M. Alphonse Karr s'y prit si bien, qu'il eu occasion d'écartier un pan de robe en ramassant une broderie égarée. La dame se leva pour l'aider dans ses recherches.

— Ah! madame, lui dit le spirituel romancier, vous avez un port de reine.

Et tout bas il ajouta :

— Mais vous avez un pied de roi!

MARQUISE DE VIEUXBOIS.

MODES PARISIENNES.

Janvier, 1846.

Voici quelles sont les innovations de la mode qu'il importe de signaler :

1° *La pelisse roulière*. — C'est un petit manteau de satin très court, avec quatre rangs de fronces autour du cou où on établit un col fort étroit. Ce vêtement, qui ne convient au reste qu'aux femmes minces, ne paraît pas devoir obtenir un grand succès.

2° *L'adoption du grèbe* pour femmes et la diminution dans le volume des manchons. Les fourreurs ont essayé, nous dit-on, de détrôner l'hermine et de la remplacer par la martre, afin d'arriver à une vente considérable pour le renouvellement de ces parures. — Ils n'ont pas réussi: l'hermine est toujours en faveur, et la martre, sa rivale, est uniquement employée à la garniture de certaines redingotes sur lesquelles elles simulent des volans.

3° *Des robes du matin, façon robes de chambre, en levantine grise*. — Ces robes sont piquées et garnies de ouate, sur une doublure de taffetas rose. Elles forment le paletot d'homme, avec capuchon et corde lière. — Elles ressemblent au costume des marins appelé *vareuse*, si ce n'est que les manches sont à la religieuse. On porte sous ce par-dessus une soutanelle de jaconas brodée et garnie de valenciennes, un bonnet de guipure orné de saules de velours gris-fer, et des mules ouatées et ornées de dentelles riches.

Le jour de l'an est, pour ainsi dire, le signal des bals et des plaisirs; aussi les gazes vaporeuses et transparentes, les tulles unis et légers, les brocats en or, les riches damas et les satins Pompadour sont-ils chaque jour enlevés pour reproduire de gracieuses toilettes.

Les étoffes de laine, partie toujours aride, sont si jolies, qu'on peut les porter pour tenue habillée, et leur confection a été l'objet de soins consciencieux.

Les pardessus de bal sont en velours ou en soie piquée et ouatée, doublée de peluche ou de flanelle.

Les bonnets Ninon font fureur, surtout aux Italiens, où ils ont un succès immense.

Ensemble de toilette. — Redingote en satin marron avec corsage Isabeau à larges basques de velours, — manches à parements mousquetaires. Caprice en velours marron, garni de point d'Espagne; — chapeau en velours gros bleu avec une plume guipure, mélange de marabouts et de plumes. Bêtines de satin marron; — manchon de martre.

Robe en damas bleu de France, cachemire de l'Inde orange à larges palmes arabesques. Chapeau de velours épinglé blanc, avec deux touffes de camélia de Constantin; — bottines à petits talons en satin bleu.

Toilette demi-négligé. — Redingote en barpoar vert de cour, avec une garniture de boutons malacités enclenchés d'or; châtelaine en mérinos satin vert de cour; capote Fontanges en satin noir doublée de satin rose; bottines de drap.

Toilette de soirées. — Robe en taffetas d'Italie rose, avec trois hauts volans crêpe rose, relevés par une rose mousseuse entourée de feuillage. — Berthe double en crêpe rose. — Guirlande formant touffes de roses au-dessus de bandeaux demi bombés. — Parure de topaze rose. — Peigne à médaillon. — Bouquet de main de Roger. — Robe de gaze, lamée acier, venant de chez Gangelin; il y a trois volans festonnés lamés. — La berthe est pareille. — Coiffure en feuilles de géranium rose, avec petites cires en acier, suspendues à la feuille par une fibre très légère. — Parure d'acier toute complète. — Robe en damas bleu ciel, s'ouvrant sur un jupon de damas blanc, avec revers de point d'Alençon. — Berthe en point d'Alençon. — Parure en émail bleu ciel, au milieu duquel scintille une petite étoile en diamants. — Souliers de satin blanc. — Gants quart longs, ornés de dentelle d'argent; éventaïl à émaux bleus.

MILLE JULIA BOISTE.

Nouvelles Etrangères.

ANGLETERRE.

Les nouvelles de Londres du 15 constatent l'impression qu'a produite dans le public anglais le discours prononcé à Glasgow par lord John Russell. C'est un grand motif d'encouragement et de confiance pour les partisans de la liberté commerciale, que l'adhésion à leurs principes d'un homme d'état aussi éminent que lord John Russell.

On parle à Londres d'une modification dans le cabinet. Lord Lyndhurst, va dit-on, résigner les sceaux. Le motif de sa retraite serait, dit-on, étranger à la politique.

— L'ambassadeur de l'empereur du Maroc a fait remettre à M. le préfet de la Seine une somme de 5,000 fr. pour être distribuée aux indigènes de Paris sans distinction de religion. Cette somme va être mise à la disposition des bureaux de bienfaisance et employée en achats de combustibles.

— L'épidémie qui a ravagé cette année les pommes de terre dans le Cantal, y fera manquer, en 1846, plusieurs mariages qui étaient déjà en bon train d'exécution. Toutes les filles, voire les jeunes gens prêts à marier, qui n'auront pas de quoi supporter aisément le lourd fardeau du mariage, feront bien, disent les pères de famille, d'attendre qu'une nouvelle récolte plus abondante que celle-ci vienne nous dédommager l'automne prochain.

— (Echo du Cantal.)

— On écrit de Vienne, le 25 décembre: "L'empereur Nicolas est arrivé ici hier, à une heure fort avancée de la soirée. S. M. partira mercredi, 31 décembre, pour s'en retourner à Saint-Petersbourg, en passant par Varsovie et Cracovie. Au lieu de descendre au palais impérial, le czar est allé dîner à l'hôtel de l'ambassade russe. S. M. n'a voulu accepter qu'un dîner chez la famille impériale; demain elle passera en revue les troupes de la garnison."

— On pourra se faire une idée des effrayants développemens du paupérisme en Angleterre par ce fait seul qu'en 1844 près de 2,000,000 de créatures humaines ont reçu des secours comme pauvres, ce qui constitue près d'un huitième de la population actuelle! Après cela, étonnez-vous-en, quand vous saurez que les taxes locales se montent annuellement à 10,000,000 sterling (250,000,000 de fr.)

— Un journal espagnol rapporte l'aventure suivante, qui rappelle celle de l'Arioste:

"Il y a quelques mois, un jeune peintre espagnol revenait de Rome, où il était allé étudier. Il n'était plus qu'à quelques lieues de sa ville natale, lorsque la diligence fut arrêtée par des bandits, qui allumèrent des torches pour inspecter le bagage des voyageurs. Cette scène dut rappeler à l'artiste quelques souvenirs de Salvator Rosa; et pendant que l'opération s'effectuait, il prit un crayon et se mit tranquillement à en faire un croquis. Les voleurs trouvèrent ce sang-froid digne de récompense, et ils rendirent ce qu'ils avaient pris au jeune voyageur; mais en revanche ils dépouillèrent tellement les autres, sans distinction de sexe, qu'ils leur emportèrent jusqu'à la chemise."

— La banque de France vient de publier le compte-rendu de ses opérations pendant le 4e trimestre de 1845.

L'ensemble des opérations réalisées pendant ce trimestre présente 484 millions d'escomptes et de prêts (330 d'escomptes à Paris, 124 dans les comptoirs, et 28 d'avances en lingots, monnaies ou effets publics); 4 milliards 102 millions dans les comptes courants; 300 millions d'opérations avec le trésor, et 4 milliards 736 millions dans le mouvement des caisses, en y comprenant 1,753 millions pour l'entrée et la sortie des billets de banque et des espèces, et 2 milliards 982 millions pour les virements de toute nature.

— Plusieurs curés des cantons suisses sont en ce moment à Paris pour prendre part à une espèce de concile qui se tient dans la capitale. — (Réforme.)

— La lutte est engagée en Angleterre, entre les producteurs qui veulent la conservation des droits existant sur l'importation, et les partisans de l'abolition ou de la réduction de ces droits. Le duc de Richemont, dit le *Morning-Post*, président de la société pour la protection de l'agriculture, vient de convoquer un meeting, qui a eu lieu le 12 janvier, et les résolutions suivantes ont été adoptées:

"La protection contre la concurrence étrangère est absolument nécessaire aux classes productrices de l'Angleterre. Toute suppression ou tout abaissement de la protection actuellement accordée aux classes agricoles, sera suivi de la suppression ou de l'abaissement de tous les droits protecteurs établis dans l'intérêt des producteurs de l'intérieur ou des colonies. Cette résolution, proposée par lord Beaumont, a été vivement appuyée par M. Christophen, membre du parlement.

"La seconde résolution a été proposée par M. Miles, membre du parlement.

"L'assemblée, convaincue que le système protecteur est utile à toutes les classes de la nation, et que l'abandon de ce système porterait un dommage considérable à toutes les branches de l'industrie anglaise, s'engage à employer tous les moyens constitutionnels en son pouvoir pour maintenir le principe de la protection, principe auquel le pays doit sa supériorité actuelle."

Après l'adoption de cette proposition, M. Baker a formulé la motion suivante:

"Les mots: *La société, sous aucun prétexte, n'interviendra dans les élections des membres du parlement*, seront effacés de l'art. 4 du règlement de la société.

Elle a été reçue avec acclamation. C'est une déclaration de guerre notifié à sir Robert Peel."

LA PROCHAINE MALLE ANGLAISE, Par le Steamer de Boston du 1er Mars 1846; SERA CLOSE AU Bureau de la Poste de Montréal, MERCREDI, LE 25 DU COURANT, A 7 HEURES P. M. Les journaux doivent être livrés à 5 heures.

LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 24 FEVRIER, 1846.

Histoire de la Semaine.

Samedi dernier à sept heures du soir la malle d'Angleterre, par la voie de Boston est arrivée en cette ville, nous apportant les journaux de Londres du trois février, et de Paris du premier.

Les nouvelles apportées par le *Cambria* sont du plus haut intérêt pour le monde politique et commercial.

L'agitation qui existait en Angleterre au départ du steamer, ne s'était pas vue depuis longtemps. Les changements que sir Robert Peel propose au parlement d'introduire dans la législation sur les céréales sera pour l'Angleterre une vraie révolution commerciale. Les lois de protection, fruits de temps exceptionnels, où régnaient la guerre et l'exclusion, sont désormais condamnées; il y a quelque chose dans l'air même de notre siècle, qui dit qu'elles ont fait leur temps, mais suivant les journaux, organes de l'aristocratie et des grands propriétaires fonciers, il ne faut pas croire qu'ils accepteront le sort que le premier ministre veut leur faire avec résignation, et qu'il se rendront ans combat. Le système protecteur a poussé de profondes racines dans le sol et il n'en se-

ra arraché ni sans douleur ni sans convulsion. Il y aura une lutte acharnée, plus longue peut-être qu'on ne le pense généralement, et le ministre que l'impuissance de ses adversaires a ramené au pouvoir, aura besoin de toute son habileté et de toute son expérience pour répondre à des prétentions et à des exigences également absolues des deux côtés.

L'aristocratie et tout le parti appelé protectionist fait des efforts inouïs pour rallier toutes ses forces. Ils ont suscité l'agitation contre agitation, et ont opposé les démonstrations des sociétés agricoles aux assauts redoublés de la Ligue. Malheureusement ils ne gagnent rien que de constater au grand jour leur infériorité sous leurs rapports, sous celui de l'intelligence, comme sous celui de l'activité, de l'énergie, de la persévérance.

C'est même un indice des idées assez remarquable de l'esprit du siècle, que les propres fils de beaucoup de ces nobles, qui se refusent obstinément à tout progrès, n'héritent pas des idées de leurs pères, et se trouvent au contraire dans des rangs opposés. On voit par exemple, le duc de Malborough forcer son fils, le marquis de Blandford, à sortir de la Chambre des Communes, et le duc de Newcastle combattre l'élection du sien, le comte de Lincoln, parce que tous deux se sont ralliés aux idées de leurs temps. D'un autre côté, les représentants des familles les plus anciennes, des Russell, des Grey, des Cavendish, des Spencer, des Fitzwilliam, des Villiers, et d'autres encore sont aussi dans les rangs des réformistes, et les premiers serviteurs de la cause du progrès.

L'issue d'une lutte où les forces sont si disproportionnées ne saurait être douteuse. D'un côté, une association populaire formidable par son organisation et ses ressources, guidée par des chefs audacieux et actifs et secondée par la portion la plus éclairée et la plus intelligente de l'aristocratie; de l'autre, une noblesse en quelque sorte provinciale, appuyée par la classe nombreuse et honorable sans doute, mais peu entreprenante, des gentilshommes de campagne, et suivie par des fermiers qui se détachent d'elle de jour en jour. Pendant que la Ligue ouvre une souscription de six millions et demi pour entrer en campagne, que Manchester a souscrit déjà pour 1,750,000 fr., Liverpool pour 350,000, le district occidental du Yorkshire pour 550,000, les protectionistes, dans leurs meetings, perdent leur temps à accabler sir Robert Peel d'injures. Un fils du duc de Richmond récita l'autre jour dans une de ces réunions des petits vers de sa façon contre le premier ministre, et à la fin de la séance on finit un autodafé solennel avec le journal le Times.

Et cependant, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce parti, s'il a contre lui l'avenir, est encore très fort dans le présent. Il a la majorité dans la législature actuelle; il règne dans la Chambre des Lords; et il balance, dans la Chambre des Communes, les forces réunies du parti de la réforme et des adhérents personnels des ministres. C'est pourquoi, entre les deux partis extrêmes, la position de sir Robert Peel sera, on ne peut le dissimuler, des plus difficiles. Nous croyons encore qu'il sortira victorieux de cette épreuve; mais il aura, il doit s'y attendre, un moment critique à passer.

Le 27 Janvier, sir Robert Peel a présenté au parlement la mesure qui a pour objet la réduction des droits sur les céréales. Jamais à aucune époque, les débats parlementaires ont attiré autant de monde dans les bâtimens occupés par les chambres. Les places réservées aux étrangers étaient encombrées. Une grande agitation régnait dans la cité. Tout le monde prenait part à la grande question du moment. Quand sir Robert Peel s'est levé pour parler, les conversations animées jusqu'alors, cessèrent comme par enchantement. Le premier ministre exprima ses vœux et ses desseins avec beaucoup d'éloquence; mais on pouvait remarquer avec quelle froideur tous ses sentimens étaient reçus par la majorité des membres de son parti, et que tous les applaudissemens venaient du côté de l'opposition.

Le tableau de la réduction des droits publié dans notre dernier numéro est confirmé par les journaux anglais.

Quant à la question de l'Orégon, on s'en occupe peu en Angleterre. Il a été deux fois fait allusion aux relations existantes entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, dans la Chambre des Communes, la première fois par M. Hume, et la seconde par lord John Russell. Mais rien d'intéressant à ce sujet. Sir Robert Peel a été interrompu qu'il avait donné des instructions à M. Pakenham de réferer la difficulté à des arbitres. Il exprime en même temps son ardent désir que les choses s'arrangent à l'amiable. On sait que cette proposition d'arbitrage vient d'être rejeté par M. Polk.

Nous donnons aujourd'hui les intéressants débats dans la Chambre des Députés, sur le message de M. Polk. M. Guizot le condamne formellement; M. Thiers a fait un magnifique discours, dans lequel, sans approuver M. Polk, il condamne la politique du cabinet, qui préférerait l'alliance anglaise à l'alliance américaine.

Nous n'avons rien de remarquable des Etats-Unis. L'opinion s'accroît de plus en plus que la question de l'Orégon finira par s'arranger sur un partage du territoire, dont le 49e degré de latitude doit être la base.

OUVERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS.

Jendi le 22 Janvier, vers deux heures, S. M. quitta le palais de Buckingham et se rendit, avec son cortège accoutumé, à la chambre des lords où S. M. fut reçue avec le cérémonial ordinaire. La chambre des communes ayant été introduite, S. M. prononça le discours suivant:

MILORDS ET MESSIEURS,

"J'éprouve une satisfaction nouvelle de me retrouver au milieu de vous et de pouvoir ainsi recourir à votre appui et à vos lumières.

"Je continue de recevoir de mes alliés et des autres puissances, les assurances les plus positives de leur désir d'entretenir des relations amicales avec ce pays.

"Je me réjouis d'avoir réussi, de concert avec l'empereur de Russie, à terminer les différends qui existaient depuis longtemps entre la porte ottomane et le roi de Perse, différends qui avaient sérieusement compromis la tranquillité de l'Orient.

"Depuis plusieurs années, une guerre désastreuse et sans cesse désolée les états de Rio de la

Plata. Le commerce de toutes les nations a été interrompu et des actes barbares, inusités chez les nations civilisées, ont été commis. D'un commun accord avec le roi des français, je m'efforce de rétablir la paix entre ces états.

"La convention conclue avec la France, dans le courant de l'année dernière, pour une répression plus efficace de la traite des noirs, est sur le point de recevoir une exécution immédiate sur la côte d'Afrique, par la coopération active des deux pouvoirs.

"Je désire que l'union et la bonne intelligence qui existe si heureusement entre nous puisse toujours servir à faire progresser les intérêts de l'humanité et à assurer la paix du monde.

"Je regrette que les contestations qui existent entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, concernant le territoire situé sur les côtes Nord-Ouest de l'Amérique, ne soient pas encore réglées bien qu'elles aient fait le sujet de négociations incessantes.

"Vous pouvez être assurés qu'aucun effort, ayant l'honneur national pour principe, ne sera épargné de mon côté, pour que cette question soit amenée à une très-prompte et très-pacifique solution.

MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES:

"Le budget de l'année sera présenté prochainement. Quoique profondément convaincu de l'importance d'une économie progressive dans toutes les branches de l'administration, j'ai cependant été forcé, en égard aux exigences des services publics, de proposer quelque augmentation dans les évaluations destinées à leur complément.

MILORDS ET MESSIEURS,

"J'ai remarqué avec un profond chagrin les occasions fréquentes dans lesquelles le meurtre avec préméditation a été commis en Irlande. Vous aurez à examiner s'il n'y a pas des mesures à prendre pour protéger d'une manière plus efficace la vie des citoyens et pour traduire devant la justice les auteurs d'un crime aussi horrible.

"Je déplore que, par suite de la mauvaise récolte des pommes de terre, sur plusieurs points du Royaume-Uni, l'approvisionnement d'un article de consommation qui forme la principale nourriture d'un grand nombre de mes sujets ne soit pas suffisant. C'est en Irlande que la maladie affectant cette plante a sévi avec le plus de rigueur.

"J'ai adopté toutes les mesures qui étaient en mon pouvoir pour alléger les souffrances qu'une telle calamité pouvait causer, et je compte avec confiance sur votre coopération pour l'emploi de tels autres moyens propres à amener cet heureux résultat, autant que ces moyens obtiendront la sanction de la législature.

"J'ai éprouvé une grande satisfaction à donner mon adhésion à toutes les mesures que vous m'avez présentées à différentes époques, dans le but d'étendre le commerce et de stimuler l'habileté et l'industrie nationale, soit par le rappel de la prohibition, soit par l'abaissement des droits protecteurs.

"L'état prospère des revenus, l'accroissement du travail, et l'amélioration générale, qui s'est manifestée dans la condition matérielle du pays, sont des témoignages puissans en faveur du système que vous avez suivi.

"Je vous recommande de prendre en considération la question de savoir si les principes d'après lesquels vous avez agi ne pourraient pas être encore plus largement appliqués et s'il ne serait pas en votre pouvoir, après un examen de droits existant sur plusieurs articles produits par la manufacture étrangère, d'apporter telles autres réductions ultérieures tendant à assurer la continuation des grands avantages que j'ai signalés, à étendre nos relations commerciales et enfin à resserrer nos liens d'amitié avec les puissances étrangères.

"Toutes les mesures que vous adopterez pour arriver à un résultat aussi important seront, j'en ai l'assurance, accompagnées de précautions telles, qu'elles préviendront la diminution permanente du revenu et ne s'attaqueront pas fâcheusement à quelques-uns des grands intérêts du pays.

"J'ai pleine confiance dans l'examen attentif et exempt de passion auquel vous allez vous livrer sur des sujets touchant aussi vivement le bien-être général.

"Ma prière la plus fervente est que vous puissiez, avec l'aide de la Divine Providence, propager des sentimens fraternels entre les différentes classes, de mes sujets, ajouter au dehors de nouveaux gages de sécurité à la continuation de la paix et maintenir au dedans le contentement et le bonheur en augmentant le bien-être et en améliorant la condition de tout mon peuple.

FRANCE.

Chambre des Pairs.

Séance du 12 Janvier.

M. PELET (de la Lozère) établit un parallèle entre l'alliance anglaise et l'alliance américaine. Il se prononce pour cette dernière, et en fait ressortir tous les avantages. Les Etats-Unis et la France n'ont, dit-il, que des points de contact, pas de points de collision. Leurs intérêts ne sont hostiles sur aucun point du globe. Il n'en est pas de même de l'Angleterre; partout nous la trouvons en travers de notre politique et de nos intérêts industriels et commerciaux.

Abordant la question du Texas, l'orateur soutient que la France a le droit d'y intervenir. Il vote pour le paragraphe en discussion, parce qu'il y voit le contre-pied de la politique du cabinet qui, dans beaucoup de circonstances, a cédé aux exigences de l'Angleterre, afin de conserver la paix avec cette puissance.

M. Guizot: Il est bien entendu, comme le dit votre adresse, que le gouvernement, tout en maintenant l'alliance avec l'Angleterre, se réserve une complète liberté d'action dans la sphère politique qui lui est propre. Cette ligne de conduite, nous l'avons toujours pratiquée. Ainsi, il s'est présenté des questions difficiles. Les deux puissances se sont entendues pour les résoudre amicalement. C'est ce qui a eu lieu pour le droit de visite.

Il en est de moins importantes, entre autres celle de la rivière de la Plata: là aussi, nous avons conservé notre liberté d'action.

Mais il est une foule de questions dans lesquelles chaque puissance agit dans le cercle de son intérêt. La question de Tripoli est de ce genre; il en est de même de celle du Maroc; ce sont-là des questions purement françaises, où l'Angleterre n'a rien à voir.

Vous avez exercé la votre politique nationale et conservé toute votre liberté d'action. Sur d'autres points, vous pouvez avoir des vues différentes de celles de votre allié. Par exemple, en Grèce: là, vous soutenez votre politique sans vous préoccuper de celle de l'Angleterre. Je le répète, le gouvernement du roi accepte la phrase de votre commission comme étant l'expression de la politique d'un gouvernement.

Je vais parler du Texas. Nous avons désiré que le Mexique recouvrât son indépendance, et il l'a reconquise. La France avait reconnu déjà cette indépendance et conclu un traité avec la nation nouvelle.

Plus tard, les Etats-Unis et l'Angleterre ont suivi notre exemple. Nous avons suivi en cela l'intérêt de notre commerce et de notre navigation; c'était pour nous produire un nouveau débouché. Le Texas était sans doute

peu de chose, mais l'Orient devait en faire un vaste et important débouché.

Nous avions aussi un intérêt politique à l'existence indépendante du Texas. Il y a en Amérique deux races en présence, la race anglaise et la race espagnole; nous avons intérêt à ce que l'une, la race catholique, ne soit pas absorbée par la race anglo-américaine.

L'indépendance du Texas entre les Etats-Unis et le Mexique offrait un moyen d'empêcher la collision des deux races; c'était jeter dans le Nouveau-Monde les bases d'un certain équilibre, condition favorable à la liberté et à la prospérité des peuples.

En Europe, tous les esprits supérieurs se sont élevés contre la prédominance d'un état sur tous les autres. La république universelle en Amérique ne serait pas une combinaison meilleure, qu'en Europe la monarchie universelle, voilà l'une des idées qui nous ont guidés dans notre conduite vis-à-vis du Texas.

A cette occasion, M. Guizot dit s'être plaint, il y a quelques années, du changement survenu dans le tarif commercial des Etats-Unis, et il demande s'il eût été bon que ce tarif s'étendit à toute l'Amérique du Nord. Puis, revenant à l'annexion du Texas, il rappelle que les Etats-Unis eux-mêmes la rejetèrent, en 1837, par l'organe de leur ministre des affaires étrangères. Ce ministre se défendait d'épouser la querelle de la province révoltée contre sa métropole: ce que l'orateur prouve en lisant une dépêche de ce ministre.

En 1844, poursuit M. Guizot, la proposition d'annexer le Texas a été rejetée par le sénat américain. Cette question, en fait, ne pouvait être résolue que par le Texas même; la France ne pouvait procéder que par voie de conseils. Dès que le vœu libre de la population texienne nous a été connu, nous avons dû retirer notre intervention, sans faire à ce sujet aucune communication au gouvernement de Washington. Nous croyons cette politique irréprochable.

Je crois maintenant devoir dire un mot du message du président des Etats-Unis, auquel a fait allusion le préopinant.

M. le prince de la Moskova: Je demande la parole. M. Guizot: Messieurs les Etats-Unis ne sont plus ce qu'ils étaient il y a soixante ans. Ils avaient autrefois besoin d'un appui; ils ont pris place parmi les Etats les plus puissans de la terre.

Nous applaudissons à ce résultat, non-seulement à leur grandeur présente, mais aussi à leur grandeur future, à leurs immenses destinées. Les grands principes d'humanité et de droit ont manqué à la plupart des vieux états devenus puissans. Il en sera autrement de la puissance américaine.

Si nous tenons compte de cette grande considération, notre sympathie n'exclut pas une juste vigilance, commandée par le soin de nos intérêts nationaux.

Les paroles du message sont franches, sincères, en même temps que mesurées. Cependant j'y trouve deux choses très-graves: la première, c'est que les Etats-Unis ne veulent prendre aucune part aux affaires des gouvernemens européens. Nous les savons, nous l'avons éprouvé, les Etats-Unis ne veulent être pour personne un appui; ils pratiquent une politique isolée; c'est leur intérêt bien entendu, et l'histoire bien entendue est toujours la bonne politique. On ne peut pas s'étonner que la politique de la France imite vis-à-vis celle des Etats-Unis celle qu'ils tiennent vis-à-vis d'elle. Nous devons, à leur égard, ne considérer comme eux, que notre intérêt national.

Arrive au second point. Les Etats-Unis, dit le président Polk, ne permettront jamais que l'Europe s'immisce dans les affaires du continent américain septentrional. C'est là une prétention étrange. Il n'y a pas que les Etats-Unis dans l'Amérique du Nord; il en est d'autres, ne fut-ce que le Mexique. Les Etats-Unis ne peuvent avoir la prétention d'avoir avec nous des rapports. Il en existe entre le Mexique et nous, et il n'y a là rien de blessant pour les Etats-Unis.

Le langage du président, si on lui attribuit la portée que sans doute il n'a pas, serait extrêmement grave. Nous userions de notre droit; nous le maintiendrions sans aucune hostilité contre les Etats-Unis; nous imiterions en cela, les Etats-Unis eux-mêmes. Ils nous en donneront l'exemple. Au temps où la révolution française éclata, Washington sut conserver la neutralité américaine, sans offenser la France, et conservant pour elle toutes ses sympathies.

Il crut cela possible, et il le fit; il le fit malgré le vœu populaire, malgré les clameurs des américains, qui voulaient que les Etats-Unis s'engageassent dans les dangers et les orages de la France. Washington eut raison. Nous imiterons la sagesse de Washington.

Tant que je siègerai dans les conseils de la couronne, ami sincère des Etats-Unis, je n'en maintiendrai pas moins la pleine indépendance de la politique de mon pays. Je connais la puissance des erreurs populaires; mais on en triomphe par l'empire de la discussion et de la liberté; la raison finit par prévaloir; c'est là la gloire du gouvernement représentatif. Ce ne sont pas les Etats-Unis qui donneront à ces principes salutaires un douloureux démenti.

M. Pelet (de la Lozère) insiste sur le reproche qu'il a adressé au gouvernement de faire toujours de la politique à deux. Il déclare la France assez puissante, assez forte pour se passer de l'intervention anglaise, dont il montre, d'ailleurs, tous les dangers. L'alliance des Etats-Unis, ajoute-t-il, est celle qui convient le plus à la France, car ce qu'il y a de plus à craindre, c'est moins la république universelle que la monarchie universelle maritime, et c'est cette dernière que rêve l'Angleterre.

En terminant l'orateur adjure le cabinet de travailler à resserrer les liens qui déjà l'unissent à la république de Washington, qui, en cas de guerre maritime, peut contrebalancer la puissance de l'Angleterre.

CHRONIQUE DES SALONS.

MONTREAL, 23 Février, 1846.

Le carnaval touche à sa fin; le bryant carnavalesque toutes ses joies, toutes ses folies, tous ses accidens si variés. On n'entend partout que des éclats de rire, on ne voit sur les murs que des affis ches monstres invitants aux fêtes les plus pompeuses, aux bals les plus somptueux ou le champagne pétillant dans des verres de cristal, ensemble et avec les prunelles noires ou bleues des danseuses ravies. La charité, toujours ingénieuse dans ses desseins et ses devises, a trouvé le moyen de dérober aux fêtes mondaines toute leur attraction, et de soulager les pauvres tout en amusant les riches: ainsi c'est une soirée dansante, où les heureux du siècle, moyennant quelques chelins, peuvent aller se désolepler la rate, et se rendre le consolant témoignage qu'ils ont participé, de manière ou d'autre, à apporter quelque soulagement à la classe qui souffre. L'industrie de son côté, n'a pas voulu demeurer en arrière, et vient d'organiser une grande fête où tous ses produits, sous toutes les formes imaginables, seront étalés aux yeux de la foule ébahie: excellent exemple donné à ceux qui travaillent, encourageant plein d'attrait à ceux qui se laisseraient attarder, ou qui craindraient de ne pouvoir jamais faire assez bien, car, là, tout trouve sa place: depuis les nobles inspirations du poète jusqu'à l'œuvre le plus modeste de l'artisan de tout métier. Au milieu des discours et des différens autres amusemens littéraires de la soirée, M. Wall, le harpiste aveugle, fera ressonner sous ses doigts habiles, les cordes de ce bel instrument, autrefois l'interprète des brûlantes douleurs, ou des sublimes joies du prophète-roi.

Cet air de fête, qui donne à notre ville une physionomie presque folâtre, exerce aussi son empire à la campagne: l'élan est donné, tous les pieds sautillent et battent des entrecœurs plus ou moins habilement exécutés, les repas d'amis se multiplient, se tiennent pour ainsi dire par la main, parcourt la paroisse de porte en porte, bref, tout le monde s'est dit: il faut que je m'amuse! sautons, dansons, soyons fous quand même, au moins jus-

qu'au mercredi des cendres qui nous fait déjà une mine de carême long comme le bras.

Le jeune Ready, dont l'affaire a causé tant de sensation dans notre bonne cité, est sorti de prison sous un double cautionnement dont le montant est loin d'être fort élevé; ainsi voilà le brouhaha, tout le tremblement terminé pour revenir (?) au motif d'août.

Dame police se comporta depuis quelque temps comme une fille très-mal élevée, pour nous servir de l'expression la plus douce: elle s'arroge des privilèges qui lui attirent des vilains affaires: ses enfans, ces oisons que vous savez, couverts d'une défroque bleue font les Nicolas au petit pied: prenez garde, flâneurs, de laisser errer vaguement votre regard fatigué sur quelque visage appartenant à un numéro blanc, car, ces visages-là ne pardonnent pas au manque de respect: ils vous empoignent, et le reste, et le reste, c'est-à-dire, ils vous diront des sottises, ils vous taquineront, vous traiteront enfin comme ils devraient être traités eux-mêmes. Bientôt, Dieu nous pardonne, il faudra donner le haut du pavé aux hommes-police, sous peine d'être conduits à la geôle. Au reste nous avons en réserve des faits dont nous nous proposons de faire le récit pour la plus grande édification de ceux qui paient pour l'entretien de ces faïnéants. Si la police s'occupait un peu plus d'empêcher les chevaux d'aller à la course dans nos rues encombrées de voitures, elle ferait beaucoup mieux et pour notre sûreté et pour la sienne, car, nous le répétons, la vilaine dame se prépare de mauvaises affaires, si elle continue.

Le maire, J. Ferrier, écr. a lu au conseil, un rapport de son gouvernement durant l'année civique, qui va bientôt finir. Il appert, d'après ce document, écrit d'ailleurs d'une manière lucide et succincte, que Montréal la belle ville, doit une somme excédant à-peu-près trois fois le montant de ses revenus: rien qu'à ça? Nous avons prêté longtemps les améliorations, mais cette fois nous allons nous en aller à tue-tête: arrêtez, pères conscripts! arrêtez! diable! comme vous y allez! Savez-vous bien que vous nous menez tout droit à l'hôpital? gardez vos mes parées en bois, vos murs circulaires, vos améliorations, mais ne nous ruinez pas sérieusement, il vaut mieux que Montréal demeure quelque temps dans le statu quo, plutôt que ses habitans soient taxés, à un montant onéreux pour payer les frais d'embellissement dont, au fonds, on peut fort bien se passer. C'est donc aux électeurs des différens quartiers à faire un choix judicieux parmi les hommes qui solliciteront leurs suffrages à l'élection municipale prochaine; ils y sont tous intéressés, car tous sont taxés, et tous paieront les frais d'améliorations que nous appellerons inutiles, en égard à l'état de nos finances. Il est vrai que le maire ajoute dans son rapport, des considérations qui pourraient rassurer les esprits faibles et timides sur la déconiture probable de notre corporation; mais cela ne fait rien à la chose; nous devons trois fois plus que nous n'avons de revenus; ce déficit, il faut le combler, et le moyen le plus court comme le plus sûr, c'est l'économie, admirable vertu que tout le monde prêche, et que si peu de personnes pratiquent.

Les amateurs des courses au trot avaient tout la larme à l'œil vendredi, lorsqu'ils ont vu la neige tomber sur nous, par gros flocons: leur mille sur la glace, vis-à-vis la ville, est perdu, à moins qu'ils ne le fassent balayer. Cela est fâcheux; il y avait là, tout devant St. Lambert, une étendue de glace polie comme un miroir, et sur laquelle nos galants petits chevaux canadiens pouvaient faire admirer leur ardeur, la force et la vitesse de leurs jarrets. Au commencement de la semaine dernière, une course particulière a eu lieu entre le vieux Dread le vainqueur de l'an dernier, un cheval de M. Dumais et un autre cheval d'un nommé Rousson. La glace était couverte de sleighs, qui glissaient rapides et légères, sillonnant l'arène dans toutes les directions, entourant les compétiteurs: la foule avide de la lutte s'agitait en tous sens, et rien n'était plus vivant, plus agréable à voir que tout le monde s'agitant, et tous ces chevaux faisant résonner sous leurs pieds d'acier ce pont de glace, enveloppe en apparence fragile, mais qui résistait bravement à toutes les secousses. Enfin le signal est donné! les paris s'engagent, les spéculateurs se rangent en deux haies de chaque côté du mille: l'excitation gagne les plus indifférens aux plaisirs du sport: les chevaux rivalisent d'ardeur, les oreilles dans le crin, frappent énergiquement du pied la glace qui grésille sous le frottement du sleigh. Ils passent rapides comme l'éclair, les heures, les cris d'encouragement, les battemens de mains se font entendre; on entoure le vainqueur dont les flammes battent violemment, et ruissellent de sueur. Le cheval de Rousson, petite bête noire, à la mine peu rassurante, était arrivé le premier au but. La première manche était pour lui. Pendant que les trotteurs se disposent à essayer de nouveau leurs forces les paris recommencent de plus belle, et plus d'un connaisseur fut pris dans ses propres filets, lorsqu'il vit le cheval de M. Dumais gagner les deux dernières manches. Mais maintenant la neige a mis fin à tous cela, tant pis pour les propriétaires de trotteurs, tant mieux pour ces derniers!

Samedi la salle des Odd-Fellows resplendissait de la brillante lueur du Gaz et des toilettes élégantes et riches de la foule peu nombreuse mais choisie qui assistait au troisième concert de MM. Berlyn et Van-Maenen. Nous ne savons comment rendre dignement tout ce que nous avons éprouvé, nous ne savons comment dire ces suaves accords, ces flots d'harmonie qui ravissent l'âme, et dont le souvenir seul est une jouissance. MM. Berlyn et Van-Maenen n'ont pas fait faute à leur belle réputation; le public sait maintenant apprécier les talens de ces jeunes artistes qui se sont fixés parmi nous, et dont la présence et surtout les habiles enseignemens ne contribueront pas peu à propager chez nous le goût de cet art que les poètes ont nommé l'art divin. Tous les morceaux ont été exécutés avec talent, avec ame; mais la fantaisie du Carnaval de Venise, cette sublime divagation de l'imitable Paganini, est sans contredit la pièce favorite du public de Montréal. Nous espérons pouvoir bientôt MM. Berlyn et Van-Maenen. Les pauvres leur doivent de la reconnaissance pour leur bienveillante aumône et nous des remerciemens pour les agréables moments qu'ils nous ont fait passer.

Un événement qui fait sensation dans le monde financier, a eu lieu samedi. M. B. Holmes, le caissier de la banque de Montréal, a envoyé sa démission volontaire aux directeurs de cette institution. Il a fallu sans doute de bien graves raisons à M. Holmes pour lui faire abandonner une situation aussi confidentielle qu'honorable et lucrative. En avant, les hommes d'affaires! Voilà pour vous de quoi bâtir des conjectures: c'est un amusement bien innocent que nous recommandons fortement à ceux qui n'aiment pas les folles joies de ce monde.

BENJAMIN HOLMES, Ecr. a résigné la place de Caissier de la Banque de Montréal, et sa résignation a été acceptée, dit-on; cet événement a fait sensation dans le monde commercial de cette ville; on n'en connaît pas la cause. M. Holmes est un homme de grande expérience dans les affaires, un excellent financier, et il sera difficile de le remplacer. On lui donne pour successeur M. Simpson de Québec.

Nous apprenons avec plaisir que MM. BERNARD et YOUNG de cette ville, ont reçu une lettre du Secrétaire Provincial, qui les informe que l'Administration leur fait remise de l'amende de £100 à laquelle ils ont été condamnés dans la poursuite de l'inspecteur des licences d'Encanteurs.

[Correspondance de la Nouvelle-Orléans.]

5 Février 1846.

Mon cher Monsieur, Parmi nos affaires locales je n'ai rien de bien intéressant à vous communiquer; nous sortons à peine de l'excitation momentanée, résultant d'une élection générale des officiers de l'état, dans les différens grades de gouverneur, lieutenant-gouverneur, sénateur, représentant, etc.; sous l'empire d'une nouvelle constitution, adoptée par le peuple de cet état en novembre, et mis en force depuis décembre dernier; ces changemens se font ici, sans difficulté aucune. Toutes les affaires vont toujours leur train; les élections mêmes, chez nous si difficiles, si bruyantes, et souvent même ensanglantées par l'émeute ou les soldats, se font ici, malgré les ambitions adverses qui viennent s'y heurter, sans tapage, sans querelles, nous pourrions presque dire sans éclat, si la foule ne s'y portait constamment, mais c'est seulement pour y déposer les votes individuels, et non pour y influencer ou même intimider les électeurs, comme ça été mon malheur de le voir souvent dans un pays, qui m'est plus cher. Pourtant nous avons ici maintenant le droit de suffrage universel: un homme n'a besoin que d'être citoyen des Etats-Unis et âgé de vingt-et-un ans, pour prendre part à l'élection des plus hautes autorités de l'état.

Le spectacle d'un peuple remplissant avec dignité, avec conscience de ses hautes attributions, une prérogative si importante, et qui touche à tout ce que l'état a d'intérêts les plus précieux, dans le présent comme dans l'avenir, est vraiment noble et grand; nul autre pays ne l'avait offert avant celui-ci, d'une manière aussi générale, chez un peuple aussi nombreux, et répandu sur une étendue de territoire aussi vaste que celui-ci.

Nous n'aurons pas de guerre; Dieu en soit loué. Les derniers nouvelles reçues ici, il y a deux jours d'Angleterre, et qu'on avait attendue avec une impatience presque fébrile, nous ont à-peu-près tranquillisés sur ce point. L'Orégon est bien un morceau friand pour les deux champions qui s'y trouvent maintenant en face; mais je suis porté à croire, que ni l'un ni l'autre n'est véritablement décidé à se battre pour en acquiescer la possession. Ils ont raison, à mon sens, car ce serait probablement risquer de se brûler en tirant les marons du feu pour des gens qui, peut-être un jour, ne se soucieront pas plus de l'un que de l'autre des deux adversaires, qui se disputent maintenant le territoire, destiné à être un jour un empire puissant.

A. B.

Avis à nos Abonnés.

Les Abonnés de la REVUE CANADIENNE qui doivent quelque chose de leur abonnement de l'année 1845; sont requis de payer sans délai leurs arriérés; s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

C'est le DERNIER AVIS qu'ils recevront de nous, à cet égard.

NAISSANCES.

En cette ville, le 13, la Dame de M. Ignace Renaud marchand, a mis au monde une fille.

MARIAGES.

En cette ville, le 19, par le Révd. M. Bethune, M. John Seebal, à Dlle. Louisa, 21 ans, fille de M. John Bowers. En cette ville, ce matin, par Messrs Fay, Joseph Homier, & Dlle. Esther Lacost, tous deux de cette ville. A Québec, le 17, par M. Belles, assistant-secrétaire du diocèse, M. Charles Langlois, typographe, à Dlle. Angèle Desrochers.

A Québec, le 17, par Messire Beaubien, M. Ed. Clinelle à Dlle. Emilie Massé. A B. amount, le 17, par Messire Badard, vicaires, de la Paroisse St. Louis, Zéphirin Turgeon, Ecr., à Dlle. Françoise Bilondeau, fille de M. Jacques Bilondeau, à Dlle. Verte, par le Curé du lieu, M. Come Lavoie, prêtre, à Dlle. Angèle, seconde fille de Louis Bertrand, Ecr., M. P. F. Au Cap-Santé, le 10, par M. Du Guay, M. Joseph Paris, de Québec, à Dlle. Héloïse Charpentier. A Yarmouth, le 10 déc. M. Samuel Samuel, second fils de Moses Samuel, Ecr., à Elizabeth, seconde fille de M. J. Morduck. Le mariage a été célébré par le Rabbini Morris Cohen, et plus de 500 personnes assistant à la cérémonie, où toutes les premières personnes de la ville avaient été invitées. Le Rabbini adressa un discours à l'auditoire, dont le texte était tiré de la Genèse, c. II, v. 18: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui donnerai une aide pour l'assister."

DÉCÈS.

Au presbytère de St. Constant, après une maladie de sept jours, Sophie Vinet, âgée de neuf ans, nièce de M. le curé du lieu. A Lachine, la semaine dernière, Edmond, fils de Louis Beaumont, âgé de 12 ans, de 12 ans. Ce jeune élève du séminaire de St. Ursule, promettait de récompenser ses infortunés parents des soins qu'ils s'étaient donnés pour former son éducation. Ses condisciples ont pu apprécier ses qualités heureuses et les talens distingués qui devaient un jour le faire briller dans la société. — Com. A Philisburg, près de la Baie Mississippi, le 17, Edmond Pecl. Ecr., ci-devant collecteur de Douane. A Québec, le 20, à l'âge de dix mois, Marie-Joséphine, enfant de M. François Ed. Verrault, inspecteur de bois.

A VENDRE A CE BUREAU.

DES Blancs de Protêt Notarié, avec Notification, en Français. Prix: 10s. le cent.

PRIX COURANT DE MONTREAL.

Table of market prices for various goods including coffee, sugar, and flour, with columns for item names and prices.

PROVISIONS.

Table of provisions prices for items like potatoes, flour, and various oils, with columns for item names and prices.

Table listing names of individuals and their professions, organized into columns.

Tableau des Ventes par le Sheriff pour le District de Montreal pendant le mois de Mars 1846.

MAISONS A LOUER.

Advertisement for houses for rent, including details about location, size, and contact information.

Advertisement for a house for rent, mentioning features like a garden and location.

Advertisement for a house for rent, highlighting its location and amenities.

Advertisement for horse races, including details about the track and prize money.

GRANDE LOTTERIE

Advertisement for a lottery, detailing prize amounts and drawing dates.

Sources DE VARENNES.

Advertisement for a property in Varennes, describing its location and features.

Advertisement for a navigation company, listing services and contact information.

Advertisement for an agency in New York, mentioning services and contact details.

Advertisement for a watchmaker, listing various timepieces and services.

ALMANACH DES ADDRESSES.

Advertisement for an almanac, listing names and addresses of various professionals.

Advertisement for a bank, detailing its services and capital.

Advertisement for a jewelry store, listing various items for sale.

Advertisement for a scientific society, listing lectures and membership.

Advertisement for a tailor, listing various clothing items and services.

ALMANACH DES ADDRESSES.

Advertisement for an almanac, listing names and addresses of various professionals.

Advertisement for a bank, detailing its services and capital.

Advertisement for a jewelry store, listing various items for sale.

Advertisement for a scientific society, listing lectures and membership.

Advertisement for a tailor, listing various clothing items and services.